

noirs du genre : Temple Drake, une étudiante, fille d'un juge, jeune et belle, sortie en cachette de son collège huppé, tombe entre les mains d'un gangster détraqué, Popeye, qui la viole avec un épi de maïs puis la garde dans un bordel. Retrouvée, elle ne témoigne pas contre lui... Dans un autre registre, le grand écrivain suisse Friedrich Dürrenmatt (1921-1990) a publié trois romans policiers très intéressants : *Le Juge et son bourreau* (1952), *Le Soupçon* (1953) et *La Promesse* (1958). Il y explore, de façon complexe, les rapports entre la psychologie, l'histoire et la politique. Et, en Italie, outre Leonardo Sciascia, qui se sert du policier pour dénoncer la corruption et le crime social, il ne faut pas oublier le prodigieux succès d'Umberto Eco avec *Le Nom de la rose* en 1980, même si on peut se demander si le genre policier n'est pas qu'un trompe-l'œil pour ce roman dont l'action se passe en 1327 dans une abbaye bénédictine...

### 1.3 Des auteurs entre roman policier et littérature

À côté de ces écrivains qui se sont illustrés au moins une fois dans le genre, d'autres passent incessamment de la littérature au policier, écrivent continuellement dans les deux domaines ou encore s'avèrent difficiles à classer.

Ainsi, Alain Demouzon, après un succès d'estime pour *Gabriel et les primevères* (1975), est passé au roman policier avec réussite avant de reprendre le roman « classique » sans abandonner le policier. Autre cas, celui de Daniel Pennac : après *Au bonheur des ogres* (1985) et *La Fée carabine* (1987) qui ont obtenu un énorme succès dans la « Série noire », il publie *La Petite Marchande de prose* en 1990, avec les mêmes personnages mais dans la collection « Blanche » de Gallimard avant de publier *Comme un roman* (1992), essai sur la lecture. Klotz, l'auteur de la série parodique des « Raner » est, quant à lui, bien connu comme écrivain de romans « classiques » sous le nom de Patrick Cauvin. On ne saurait non plus oublier Georges Simenon, cité aussi bien dans les histoires littéraires « générales » que dans les histoires du roman policier. Plus récemment, René Belletto (né en 1945) est représentatif de ces difficultés de classement. Publiant notamment chez POL, qui a une image d'innovation et de littérature de recherche, il a obtenu – à sa grande stupéfaction – le Grand Prix de littérature policière en 1984 pour *Sur la terre comme au ciel* (dont Michel Deville a tiré le film *Péril en la demeure*). En fait, dans ce roman comme dans *Le Revenant* (1981) ou *L'Enfer* (1985), voire *La Machine* (1990), le roman policier sert de

trame soutenant des variations sur l'écriture et sur la quête de l'identité. Ainsi, dans *Le Revenant*, ce qui est cherché sera en fin de compte détruit et les personnages comme les lecteurs sont à la recherche perpétuelle du sens de ce qui arrive. Dans *Sur la terre comme au ciel*, le héros est embarqué dans une histoire qu'il a du mal à comprendre : on ne saura pas ce qu'il y avait sur les microfilms, enjeu de toute l'action, et il s'agit plutôt d'une réflexion sur le voyeurisme. Dans *L'Enfer*, le héros est de nouveau manipulé : ayant enlevé un enfant, il se le fait enlever à son tour...

### 1.4 L'intérêt critique pour le roman policier

Outre ces réalisations d'auteurs, il faut constater l'intérêt suscité, très tôt, par le genre auprès d'écrivains ou de critiques réputés. Par exemple, les Goncourt écrivent le 16 juillet 1856 dans leur *Journal* :

Après avoir lu du Poe. Quelque chose que la critique n'a pas vu, un monde littéraire nouveau, les signes de la littérature du xx<sup>e</sup> siècle. Le miraculeux scientifique, la fable par A + B ; une littérature maladroite et lucide. Plus de poésie, de l'imagination à coups d'analyse : Zola juge d'instruction, Cyrano de Bergerac élève d'Arago. Quelque chose de monomaniaque. Les choses ayant plus de rôle que les hommes ; l'amour cédant la place aux déductions et à d'autres sources d'idées, de phrases, de récit et d'intérêt ; la base du roman déplacée et transportée du cœur à la tête et de la passion à l'idée ; du drame à la solution.

De son côté, Baudelaire a traduit Poe. Apollinaire et les surréalistes ont été fascinés par *Fantômas* (Desnos écrit en 1933 *La Complainte de Fantômas* mise en musique par Kurt Weil). André Gide est admiratif devant le style de Dashiell Hammett et il écrit dans son *Journal*, le 16 mars 1943 :

Lu avec un intérêt très vif (et pourquoi ne pas oser le dire, avec admiration) *Le Faucon maltais* de Dashiell Hammett, dont j'avais déjà lu, mais en traduction, l'étonnante *Moisson rouge* [...]. En langue anglaise, ou du moins américaine, nombre de subtilités des dialogues m'échappent ; mais dans *La Moisson rouge*, ces dialogues sont menés de main de maître et en remontent à Hemingway ou à Faulkner même, et tout le récit est conduit avec une habileté, un cynisme implacables. C'est, dans ce genre très particulier, ce que j'ai lu de plus remarquable.

Pierre Mac Orlan, de l'académie Goncourt, écrit en 1953 une préface pour le roman d'Albert Simonin *Touchez pas au grisbi* ! en « Série noire » dans laquelle il souligne l'apport de la « langue d'argot » et la